

22.04.2014
Mise à jour 04.04.2017

La première guerre mondiale

- Introduction et filmographie
- Réflexions sur les guerres des deux derniers siècles en Europe
- Extraits du livre *Carnets de guerre 1914-18 du Médecin Major Jules Beyne*, ouvrage collectif de la famille de Jules Beyne - Les Éditions du Net, mai 2012, 324 p., 18 €



1 - Introduction et filmographie (Étienne Godinot)

Dans ma jeunesse, j'ai entendu parler de la guerre de 1914-18 par mon grand-père Jean Desoutter, lieutenant d'artillerie sur le front de Verdun. Il a eu une permission pour se marier le 21 juillet 1915. Yvonne, ma mère, est née à Paris le 21 avril 1916, neuf mois après jour pour jour (« Quel artilleur que notre grand-père ! » dit-on dans la famille...). Le cheval sur lequel il était assis a été tué par un obus. Jean a appris la naissance de sa fille Yvonne par le journal *L'Écho de Paris*, car le courrier entre le front et le reste du pays était systématiquement retardé par l'autorité militaire afin qu'on ne puisse pas localiser où étaient les soldats.

En cette année anniversaire du début de la Première guerre mondiale, on voit beaucoup d'articles de presse et de films sur cette boucherie gigantesque et hallucinante, et notamment à la télévision le film *Apocalypse* réalisé par Isabelle Clarke et l'historien Daniel Costelle : 5 épisodes de 52 minutes diffusés sur France Télévision, un épisode par année de conflit.

J'accuse est un film français muet d'Abel Gance sorti en 1919. S'appuyant sur le titre d'un article célèbre d'Émile Zola pour la défense de Dreyfus, le film dénonce la guerre, en se servant pour fil conducteur de la vie et de la mort d'un ancien poilu devenu pacifiste convaincu. Abel Gance en réalise une seconde version, sonore, en 1938 qui anticipe la Seconde Guerre mondiale. Le film met en relief deux hommes que tout sépare issus d'un même village. L'un, Jean Diaz, est poète et porte la joie de vivre, l'autre,

François Laurin, est une brute qui rend sa femme, Edith, contrainte au mariage par son père, malheureuse. Jean et Edith tombent amoureux. La guerre éclate. Jean et François apprennent à se connaître pendant la guerre. Edith est déportée en Allemagne comme toutes les femmes de son village. Elle est violée par des soldats et parvient à s'échapper et rentre chez elle. Mais François meurt à la guerre, quant à Jean, il devient fou, il a des visions macabres qui dénoncent et accusent les horreurs de la guerre et il finit par mourir également.

La Grande Illusion, film français de Jean Renoir sorti en 1937 (avec Jean Gabin, Pierre Fresnay, Erich von Stroheim) est un chef d'œuvre du cinéma français et du cinéma mondial, qui illustre la bêtise de la guerre, le respect, l'amitié et l'amour entre personnes de deux peuples ennemis.

Le film de Stanley Kubrick *Les sentiers de la gloire* (1957) montre la bêtise et l'ignominie de généraux qui font fusiller trois hommes pour "lâcheté" après l'échec d'un assaut insensé d'une très solide position allemande, sans renforts ni préparatifs.

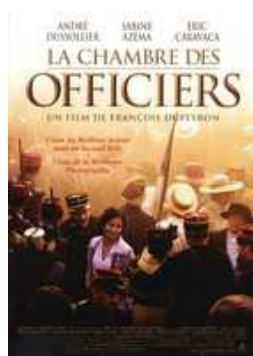
Johnny s'en va-t-en guerre (titre original *Johnny Got His Gun*) est un film américain réalisé par Dalton Trumbo en 1971 d'après son roman publié en 1939. Joe Bonham (Timothy Bottoms) est un jeune Américain plein d'enthousiasme qui décide de s'engager pour aller combattre sur le front pendant la Première Guerre mondiale. Au cours d'une mission de reconnaissance, il est gravement blessé par un obus et perd la parole, la vue, l'ouïe et l'odorat. On lui ampute ensuite les quatre membres alors qu'on croit qu'il n'est plus conscient. Allongé sur son lit d'hôpital, il se remémore son passé et essaie de deviner le monde qui l'entoure à l'aide de la seule possibilité qui lui reste : la sensibilité de sa peau. Une infirmière particulièrement dévouée l'aide à retrouver un lien avec le monde extérieur. Lorsque le personnel médical comprend que son âme et son être sont intacts sous ce corps en apparence décédé, ils doivent prendre une décision médicale selon les valeurs et les croyances de l'époque.

Dans le magnifique film de Bertrand Tavernier, *La vie et rien d'autre* (1989), un officier (joué par le grand Philippe Noiret) est chargé de l'identification et de la comptabilisation des morts de la grande guerre. Dans sa lettre à une veuve de guerre (jouée par Sabine Azéma) qu'il a côtoyée durant plusieurs semaines de recherche dans la région des batailles, il écrit : « Post scriptum : C'est la dernière fois que je vous importune avec mes chiffres terribles, mais par comparaison avec le temps mis par les troupes alliées à descendre les Champs Élysées lors du défilé de la victoire, environ trois heures je crois, j'ai calculé que dans les mêmes conditions de vitesse de marche et de formation réglementaire, le défilé des pauvres morts de cette inexpiable folie n'aurait pas duré moins de onze jours et onze nuits. Pardonnez-moi cette précision accablante. »

Le Pantalon est un téléfilm français réalisé par Yves Boisset en 1996 d'après le roman d'Alain Scoff inspiré de faits historiques. Lucien Bersot, bisontin mobilisé en février 1915, est fantassin sur le front de l'Aisne. Au moment de son incorporation, alors que les autres soldats reçoivent dans leur paquetage le fameux pantalon de laine garantie, il est affublé d'un pantalon de toile blanche. Lors d'une inspection, le lieutenant André ordonne que Bersot porte un pantalon rouge, comme les autres. On lui en amène un, mais troué et taché de sang et de boue. Fatigue après des jours de combat, énervement devant cet ordre suite à la stupidité meurtrière des ordres d'attaque durant les semaines précédentes, réticence à porter un vêtement récupéré sur un mort ? Bersot refuse de revêtir cette "serpillère". Son mouvement d'humeur est considéré un "refus d'obéissance réitéré devant l'ennemi", alors que le délit avait été constaté 15 km à l'arrière. Le colonel Auroux veut faire un exemple. Un Conseil de guerre spécial (sans procédure d'appel) présidé par lui-même, à la fois juge et partie, condamne le soldat à mort. Deux compagnons du condamné interviennent alors auprès du lieutenant-colonel pour tenter d'adoucir la sentence, mais ne sont pas entendus et se voient punis à leur tour de travaux forcés en Afrique du Nord. Bersot, fusillé le lendemain à l'aube, sera réhabilité en 1922. Auroux, protégé par André Maginot, ministre de la Guerre, et par la hiérarchie militaire, échappa à tout jugement jusqu'à l'arrivée au pouvoir du Cartel des gauches, où il fut mis à la retraite en 1924 sans pouvoir obtenir le grade de général qui lui serait revenu sans la campagne menée par la Ligue des droits de l'homme. Il avait, auparavant, été fait commandeur de la Légion d'honneur.



Le film *La chambre des officiers*, sorti en 2001, a été réalisé par François Dupeyron. Il s'intéresse ici à un aspect particulier de la Première Guerre mondiale : aux gueules cassées, ces soldats défigurés par le conflit. Au début du mois d'août 1914, Adrien, un jeune et séduisant lieutenant, part en reconnaissance à cheval. Un obus éclate et lui arrache le bas du visage. La guerre, c'est à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce qu'il la passe, dans la chambre des officiers. Une pièce à part réservée aux gradés atrocement défigurés par leurs blessures. Un antre de la douleur où chacun se voit dans le regard de l'autre. Cinq ans entre parenthèses à nouer des amitiés irréductibles avec ses compagnons d'infortune. Cinq ans de "reconstruction" pour se préparer à l'avenir, à la vie. Le film a été réalisé avec les conseils techniques de chirurgiens stomatologues du service de chirurgie cervico-faciale de l'Hôpital d'instruction des armées du Val-de-Grâce à Paris.



Le film *Un long dimanche de fiançailles* de Jean-Pierre Jeunet (2004) présente toute l'horreur de la guerre des tranchées. En 1919, Mathilde (jouée par Audrey Tautou) a 19 ans. Deux ans plus tôt, son fiancé Manech est parti sur le front de la Somme. Comme tant d'autres, il est "mort au champ d'honneur", est-il écrit sur l'avis officiel. Pourtant, Mathilde refuse d'admettre cette évidence et se raccroche à son intuition. Un ancien sergent lui raconte que Manech est mort sur le *no man's land* d'une tranchée nommée Bingo Crépuscule, en compagnie de quatre autres condamnés à mort pour mutilation volontaire, mais Mathilde se lance dans une véritable contre-enquête, au terme de laquelle elle retrouve son amant amnésique.



Le film *Joyeux Noël* de Christian Carrion (2005), inspiré de faits réels, évoque la brève fraternisation de soldats français, écossais et allemands le soir de Noël 1914. Pendant quelques heures, soldats et officiers vont poser le fusil pour aller, une bougie à la main, voir celui d'en face, pourtant décrit depuis des lustres, à l'école aussi bien qu'à la caserne, comme un monstre sanguinaire, et, la musique coutumière des chants de Noël aidant, découvrir en lui un humain, lui serrer la main, échanger avec lui cigarettes et chocolat, et lui souhaiter « Joyeux Noël », « Frohe Weihnachten », « Merry Christmas ». L'histoire réelle se serait passée à Frelinghien, dans le Nord, près de Lille.

Le film *Cheval de guerre* de Steven Spielberg (2011) rend notamment hommage aux huit millions de chevaux sacrifiés pendant cette guerre. De la campagne anglaise aux contrées d'une Europe plongée en pleine Première Guerre Mondiale, le film raconte l'amitié exceptionnelle qui unit un jeune homme, Albert, et le cheval qu'il a dressé, Joey. Séparés aux premières heures du conflit, l'histoire suit l'extraordinaire périple du cheval alors que de son côté Albert va tout faire pour le retrouver. Joey, animal hors du commun, va changer la vie de tous ceux dont il croisera la route : soldats de la cavalerie britannique, combattants allemands, et même un fermier français et sa petite-fille...



2 - Réflexions sur les guerres des deux derniers siècles en Europe

Il faudrait un autre cadre que ce texte pour analyser les raisons des divers conflits armés en Europe au cours des 150 dernières années¹. Ce qui est sûr, c'est que la guerre de 1939-45 est la conséquence, entre autres, du Traité de Versailles (signé en 1919) qui humiliait l'Allemagne, et que la guerre de 1914-18 avait pour causes, entre autres, la volonté de la France de récupérer l'Alsace-Moselle devenue allemande après la guerre de 1870².

¹ En remontant au-delà de 150 ans, on verrait que les campagnes guerrières de Louis XIV et de Napoléon Bonaparte, qui ont mis l'Europe à feu et à sang, ont bien contribué à l'hostilité de l'Allemagne envers la France...

² La guerre franco-allemande, parfois appelée guerre franco-prussienne ou guerre de 1870, opposa le Second Empire français au royaume de Prusse et ses alliés. Le conflit, qui dura du 19 juillet 1870 au 29 janvier 1871, marqua le point culminant de l'affrontement entre la volonté impériale de Napoléon III d'imposer son régime comme grande puissance incontournable en Europe, et la volonté de Bismarck d'unifier l'Allemagne en un autre puissant empire,

La première guerre mondiale a été rendue possible par le nationalisme, plus fort que les appels à la paix, à l'internationalisme, ou que les appels à l'unité de la classe ouvrière par delà les frontières. En France, le socialiste Jean Jaurès est assassiné en 1914 par un militant nationaliste qui sera acquitté. En Allemagne, Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht sont assassinés en 1919 par des militaires qui ne seront pas inquiétés...

Ainsi, la guerre franco-allemande de 1870-71 qui a duré un peu plus de 6 mois a été, pour une part importante, à l'origine de la première guerre mondiale (9 millions de morts dont 5 % de civils, 8 millions d'invalides, sans parler du génocide arménien de 1915-1916 - un million à 1,5 millions de morts - rendu possible par la guerre) et donc de la 2^{ème} guerre mondiale (55 millions de morts, dont 45 % de civils).

Ainsi, en l'espace de 75 ans, l'humanité est passée du fusil Chassepot aux tanks, aux avions de combat, aux sous-marins, aux gaz asphyxiants, aux lance-flammes, puis aux avions-robots, aux missiles V2 et à la bombe atomique...

Ainsi, cette première Guerre mondiale, que les poilus espéraient être la dernière des dernières, "la der des ders", a-t-elle été suivie 21 ans plus tard d'une guerre beaucoup plus meurtrière encore, d'une autre guerre qui a permis elle aussi la planification d'un génocide, la Shoah, encore plus monstrueux que celui des Arméniens.

La folie a-t-elle pris fin ? Que nenni ! Les puissances détentrices de l'arme nucléaire alignent aujourd'hui 20 000 ogives nucléaires d'environ 30 bombes d'Hiroshima chacune en moyenne, soit 600 000 Hiroshima...³

Le présent texte est ma contribution à cette célébration du souvenir et de l'hommage aux victimes. Il cite des extraits d'un livre que m'a prêté ma belle-sœur. Parmi les contributeurs de cet ouvrage figure sa cousine, Anne Leroy-Willig, petite-fille de Jules Beyne. Je la connais pour être allé avec elle et deux membres de ma famille et en Tchéquie en Pologne en avril 2013. Nous avons notamment passé une journée à Auschwitz, autre sommet des abominations du 20^{ème} siècle...

J'ai sélectionné ces extraits pour en faire profiter mes parents, amis et les internautes sur le site de l'IRNC qui n'auront pas le temps de lire le livre en entier, et pour les inciter à le lire.

J'ai écrit ce texte en pensant aussi à nos amis allemands : Rüdiger Funiok (il a été bouleversé en visitant l'ossuaire de Douaumont-Verdun en 1962 ou 63, ce qui a amené ma mère à remettre en cause sa haine des Allemands), Hubi et Michaela Probst, Angelika Fischer.

Et particulièrement la famille Meuth : deux parents et dix enfants, que mes parents et leurs huit enfants ont rencontrés en été 1964 dans une maison familiale de vacances dans les Alpes. L'année suivante, en été 1965, nous sommes allés ensemble à Verdun. Nous avons fêté 50 ans d'amitié de nos deux familles lors de retrouvailles pendant 3 jours début mai 2014. La fête s'est passée dans la maison de mes parents à Bar-le-Duc, à 50 kilomètres de Verdun par la Voie sacrée...

Les phrases entre guillemets ont été sélectionnées et classées en rubriques par mes soins. J'ai rédigé les intertitres. J'ai cité également quelques notes pour montrer l'énorme et remarquable travail effectué par

alors qu'elle était encore une mosaïque d'États indépendants. La défaite française entraîna la chute du Second Empire français et de Napoléon III ainsi que la perte du territoire français de l'Alsace-Moselle. Côté allemand, la victoire fut un élément primordial de l'unification, et le point de départ de la création de l'Empire allemand. Cette guerre et la perte de l'Alsace-Lorraine engendrent pour longtemps en France un sentiment de frustration qui contribuera à l'échec du pacifisme, à l'entrée du pays dans la Première Guerre mondiale et à son intransigeance lors de la Conférence de paix de Paris (1919). Merci Wikipédia !

³ Voir 5 diaporamas sur l'arme nucléaire sur le site www.irnc.org, rubrique **Diaporamas**, et notamment le diaporama [Pour un désarmement nucléaire unilatéral de la France](#).

la famille de Jules Beyne afin d'expliquer les mots et expressions qui le méritaient. Les photos d'illustration de ce texte ont été choisies par mes soins sur Internet et ne figurent pas dans le livre.



Une image de la réconciliation franco-allemande : François Mitterrand et Helmut Kohl à Verdun en 1984

*

Jules Beyne (1880-1968), formé à l'École du Service de Santé de Lyon, a travaillé comme assistant du Professeur Victor Pachon, physiologiste de renom. En 1908, il a été affecté en Algérie (où il a appris l'arabe), puis au Maroc.

Il a partagé les horreurs de la guerre en tant que médecin de son régiment, le 283^{ème} régiment d'infanterie (RI), pendant 1501 jours, plus de 4 ans. Comme l'écrivent les membres de sa famille sur la 4^{ème} page de couverture du livre, « à travers ses réflexions, ses inquiétudes, ses doutes, ses interrogations, on comprend comment un auteur du drame a vécu et analysé le conflit. ». Il semble à sa petite-fille, Anne Leroy-Willig, qu'il écrivait ces carnets pour lui-même, parce qu'en tant qu'officier conscient de ses devoirs, il ne pouvait exprimer à voix haute ni ses angoisses, ni ses révoltes, ni ses souffrances.

Voici le tableau des pertes en personnel du service médical du 283^{ème} RI du 2 août 1914 au 11 novembre 1918 :

	Tués	Blessés	Disparus
Médecins	3	1	0
Infirmiers	5	5	1
Brancardiers	17	53	7
Total	25	59	8

Le Médecin Major Beyne a été titulaire de neuf citations pour son dévouement, sa bravoure, son abnégation, sa compétence professionnelle, sa haute valeur intellectuelle et morale.

Après la guerre, il a été affecté à la direction aéronautique du ministère de la Guerre. À l'hôpital du Val de Grâce, il a traité les problèmes relatifs au suivi médical des pilotes et à leur protection contre les effets nocifs du vol. Il y a créé le *Laboratoire d'études médico-physiologiques de l'aéronautique militaire*. Il est connu comme le fondateur de la médecine aéronautique en France.

Extraits du livre *Carnets de guerre 1914-18 du Médecin Major Jules Beyne*

Les horreurs de la guerre

« Parmi les épaves de la journée, un sapeur est rapporté la tête réduite à un moignon boueux et sanglant d'où émerge " un œil". Décidément cette guerre est pleine de poésie. » (13 janvier 1915, p. 74)

« Six heures et demie. Un demi jour gris et pluvieux. Cris de “En avant !”, brève fusillade, crépitement des mitrailleuses, puis, une ou deux fois par minutes, de très gros projectiles. C’est l’attaque qui est partie de la sape 4. Téléphone coupé par les premiers obus. Nous ignorons de qui se passe tandis que les éclats des marmites⁴ viennent tomber jusque sur le poste de secours où nous sommes terrés. Première accalmie qui permet d’aller sur la ligne. L’hypoténuse est bouleversée, éventrée. Presque en son milieu, cinq tués, deux réduits en bouillie mélangés à la terre, un troisième incrusté dans le sol jusqu’à en disparaître. Nous essayons de déblayer en enlevant le premier. Son corps coule comme une pâte hors des lambeaux de vêtements qui nous restent entre les mains. » (15 janvier 1915, p. 75)

« L’abomination, la plus immonde chose vue pendant cette guerre : les gaz. La vague de chlore que cette nuit les Boches ont sournoisement lâchée sur Régnéville et Limey. De pauvres bougres violets, suants d’angoisse, secoués par les efforts de toux, crachent des mucosités verdâtres ou étouffent sous la mousse sanglante qui leur remplit la bouche et les narines. Que c’est beau la guerre vue à travers le lyrisme de journalistes, une charge à la baïonnette, dans un clair matin, Marseillaise, drapeaux claquant dans le vent.



Verdun, 1916

Au poste Pujol vers 7 heure, des brancards dans tous les coins et recoins, des malheureux, effondrés comme des loques, anhélant, l’œil fou, cherchant de l’air. Les wagonnets qui arrivent descendent quatre par quatre de nouvelles victimes. À quelques mètres de là, une file déjà longue de corps raidis, à demi voilés de toile de tente ou de couvre pieds cachant les faces effroyables et baveuses, et alignés au coude à code dans la mort sous ce triste soleil levant, faute d’avoir pu trouver place dans la morgue déjà pleine des morts de cette nuit. Dans le poste, on râle, on geint faiblement, on souffre atrocement, on agonise, on meurt. Les tués par le feu, les blessés pantelants, on n’éprouve en les regardant qu’un serrement de cœur, une émotion poignante, un regret. Devant ces martyrisés par les gaz, on sent une colère et une haine farouche nous envahir. C’est un souvenir à ne pas oublier que cette page du Jardin des Supplices, une page à faire lire à ceux qui viendront après nous. » (8 avril 1917, p. 209)

« La tranchée Scutari est pavée de cadavres qui servent de caillebotis. Des quelques descentes qui formaient les seuls abris des compagnies d’attaque, ou plutôt de l’effondrement de ces descentes, émergent des bras, des jambes, des armes, des débris sans nom. » (24 octobre 1917, p. 234)

« Le calme continue ici. À peine quelques rafales sur les lignes, un tir de harcèlement intermittent sur le village dévasté, encombré de matériaux, de débris d’armes et de munitions. Dans les jardins les roses continuent à s’épanouir sous les obus et mêlent leur parfum aux relents de cheval crevé. C’est la guerre, Madame ! » (15 juin 1918, p. 271)

« Mes laryngites font comme l’armée Mangin, elles progressent. Nous sommes en marche vers l’aphonie complète. Ceux qui ont échappé aux lésions oculaires et aux brûlures de l’ypérite sont tous pris par la gorge. » (23 août 1918, p. 283)

« Journée invraisemblable passée dans l’eau et la boue à essayer de progresser, de faire avancer les voiture, d’assurer les liaisons : chaussées éventrées par les mines, mouchetées de trous d’obus, encombrées de

⁴ bombes

chevaux de frise, coupées par des fossés contre-tanks, taillis rendus impénétrables par les fils de fer, layons transformés en fleuves de boue. Et sur tout cela, pluie fine et pénétrante d'automne. » (12 octobre 1918, p. 293)

L'hospitalisation de Jules Beyne

« Depuis hier, me voici à l'hôpital auxiliaire 7 comme client. Incapable d'aller plus loin, fourbu, fini, il a fallu me résoudre à cet arrêt, à ce répit, le premier depuis quatre ans sonnés. Annihilé, stupide, n'ayant plus à penser à rien, plus de service à prévoir, plus d'ordres à donner, je somnole et je laisse courir les heures. »

La hiérarchie, les états-majors

« Nous rentrons demain à Ambly. On se demande pourquoi. Ce qui sont dans le secret des dieux savent seuls que les dieux ont soif... de plumes blanches⁵ ou de rubans, et qu'on rentre pour se préparer à un coup de chien. »



Les dégâts causés par l'ypérite

« Très grands airs les Anglais, Kitchener surtout, raides mais gens du monde. Nos grands chefs bourrus, l'air fatigué et dégoûté (en corvée). Le reste de l'état-major passe raide et dédaigneux au travers des officiers de troupe qu'ils affectent d'ignorer. Ils planent au dessus de cette espèce secondaire comme les moines de l'Inquisition au dessus de la canaille.

On fait demi-tour, on repart à grande allure ; le Général s'éponge les bourrelets du cou. D'autres traînent la jambe. Séparation rapide et maussade, sans un mot d'encouragement à quelqu'un de ces poilus à croix de guerre qu'on a mis en sentinelle. (...) Tuyaux du chauffeur de Joffre : Ils font ainsi sur tout le front du Nord à l'Alsace. » (17 août 1915, p. 113)

« Le dossier du secteur et le médecin divisionnaire de la 71^{ème} DI sont face à face. “ Je m'amuserai à regarder cela à mes moments perdus”. Cette forte parole me paraît digne d'être conservée pour ceux de mes petits-neveux qu'étonnera une guerre de longue durée. » (17 mars 1918, p. 251)

« Jusqu'au soir on s'évertue quand même à installer logiquement et solidement pour recevoir les Boches comme il convient. La fin de la guerre pour nous est peut-être pour demain ou pour cette nuit. Mais ce n'est pas l'affaire des grands pontifes. L'organisation n'est pas conforme aux schémas de la saine doctrine. Il paraît qu'avant de songer à défendre solidement une position, il faut prévoir d'abord les diverses réserves qui permettront d'essayer de la reprendre quand on l'aura perdue. » (1^{er} juin 1918, p. 267)

« Nous avons quitté il y a 2 jours un secteur fait par nous, que nous avons demandé à garder, renonçant même pour cela à toute relève. Les Pontifes de l'état-major ont estimé sage de nous imposer le repos et d'envoyer le 369^{ème} à notre place. Aujourd'hui, nous allons occuper le secteur voisin d'où sort le 369^{ème}.

⁵ Des plumes blanches ornaient alors le bicorne des généraux de corps d'armée, et des plumes noires celui des généraux de brigade (Note de la famille Beyne)

Les gens-là décourageraient le Bon Dieu et les Anges. C'est dommage qu'ils ne puissent entendre les hommes. Le combattant gardera après la guerre la haine tenace du Boche, mais je crains que les états-majors ne viennent tout de suite après dans l'échelle des rancunes, s'il reste encore des combattants après la guerre. » (28 juin 1918, p. 273)

« Un contrordre ce soir. Béni soit-il ! Nous devons attaquer demain encore. Et Dieu sait (si nos grands chefs l'ignorent) dans quel état est la division. » (23 août 1918, p. 283)

Le vandalisme sans frontières

« Je retrouve la chambre que j'ai occupée hier matin, mais saccagée, retournée, mise à sac. La bête humaine a passé par là : ce sont des Français qui ont opéré, mais les Boches n'auraient pas mieux fait. » (3 juin 1918, p. 268)

« Cuvilly : un village éventré par les obus, mais impressionnant surtout par les dévastations des pillards qui ne purent, hélas, n'être qu'anglais ou français. Comme aux pires jours de 1914, les armoires sont crevées à coups de crosse, les serrures forcées, les caves noyées de cidre, les chambres jonchées de linge et de débris ». (9 avril 1918, p. 256)

« On ne s'entraîne pas à la guerre. J'ai toujours le cœur aussi serré devant cette chose absurde, ignoble et lamentable qu'est un foyer détruit, un intérieur dont tout ce qui était précieux et cher est dispersé, massacré et sali. » (12 avril 1918, p. 258)

« Dans tous ces villages, quand ils ne sont pas rasés, les maisons sont systématiquement massacrées, les vitres, glaces, marbres, placards, boiseries crevées à coups de pioche, les arbres fruitiers sont sciés, les étoffes, linges, enveloppes de matelas ont été soigneusement enlevés. Et quand ces Messieurs ont eu le temps d'amorcer des mines, des maisons entières gisent pulvérisées au fond des entonnoirs ». (18 octobre 1918, p. 295)



Les tranchées

La confrontation des cultures

« Un Paris qui devient trop américain. Musique américaine, chants américains, giges nègres. Impression continue de Cirque Barnum. Ne serait-ce pas le commencement de la fin pour tout ce qu'il y avait de fin, de subtil et de délicat dans notre esprit français ? On se sent submergé par cette invasion de primitifs dont la vitalité puissante n'est pas sans charmes, même pour les Latins usés et vieillots que nous sommes. » (30 juillet 1918, p. 277)

Questions

« En déjeunant, quelques pourquoi. Pourquoi n'a-t-on jamais tenté une action militaire pour dégager le bassin de Briey ? Parce qu'il ne fallait pas faire baisser les valeurs de certains actionnaires et que les gros actionnaires font les gouvernements puissants. Pourquoi avons-nous des tanks de St Chamond qui sont

d'une infériorité notoire si on les compare aux tanks anglais ? Et pourquoi avons-nous ce médiocre modèle à un nombre d'exemplaires important ? » (10 mai 1918, p.262-263)

Réflexions géopolitiques

« Ayons la consolation de nous dire que si nous n'étions pas rentrés en guerre en 1914 à cause de la Russie, la guerre ne nous eut pas moins été imposée à bref délai sous n'importe quel prétexte. Et reconnaissons les lourdes fautes que nous Français avons commises en ignorant tout de la Russie, en devenant, nous, la nation démocratique, les alliés et les amis non des Russes, mais des oppresseurs de la Russie, sans rien tenter pour diminuer la brutalité de cette oppression et retarder ou éviter l'explosion finale qui devait faire sauter le régime tsariste dont nous étions, sinon les complices, du moins les aides inconscients et les commanditaires. Nous n'avions rien su, rien vu, et nous sommes ahuris de constater que la Russie ne se considère en rien comme notre obligée. » (20 Février 1918, p. 247-248)

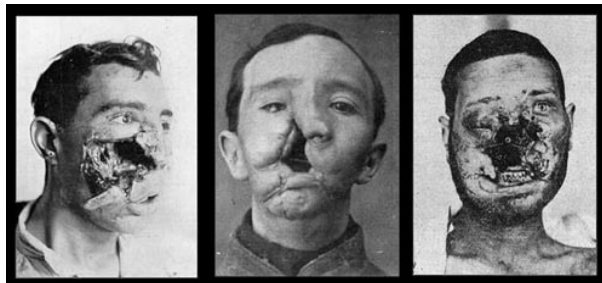
« Les Boches avancent. Trotsky en est tout surpris, le prolétariat boche n'a pas compris son appel. » (28 février 1918, p. 249)

L'armistice

« Paris en délire. Cortèges, chants, drapeaux, agitation, cris Des belges un peu bus, des Américains, toutes les midinettes mènent le branle. Comme toujours, ce sont ceux qui en ont fait le moins qui font le plus grand tapage. Les auxiliaires se promènent fièrement, carrant leurs épaules, les bras chargés de drapeaux Les secrétaires de la 22^{ème} section ont aujourd'hui une allure martiale. L'émotion poignante de beaucoup reste discrète et intime. Les vrais soldats du front de passage à Paris demeurent calmes et en peu ahuris. » (11 novembre 1918, p. 304)

Quelle reconnaissance aux poilus ?

« Ou bien faut-il accepter l'opinion qu'émettait ce matin tel d'entre nous et non des moindres, qui, malgré une belle part de campagnes, n'est ni un aigri ni un déprimé. La France est-elle, sans se l'avouer, tellement peu disposée à témoigner de la reconnaissance à son armée après la guerre qu'elle ait le secret désir de réduire au plus petit chiffre possible le nombre de ceux qui auraient des titres à sa reconnaissance ? Faut-il qu'il y ait plus tard le moins possible d'électeurs capables de revendiquer quelques égards pour ce qu'ils auraient fait, pour ce qu'ils auront souffert, ou susceptibles de troubler la quiétude des embusqués, des profiteurs et des repus ? Les héros morts, cela se recouvre de fleurs de rhétorique, mais les autres ? »



Les gueules cassées

Le lyrisme et le style d'écriture de Jules Beyne

« Et pendant qu'on se massacre, les bourgeons crèvent les branches, et les violettes insoucieuses de la guerre fleurissent dans l'herbe ». (13 avril 1918, p. 259)

« La marche dans la nuit, hachée par les coups, les coupures de colonne, les rencontres de convois enchevêtrés, le défilé des pièces lourdes formidables se reportant vers l'arrière. Bref, la classique et épuisante partie de drague redoutée des vieux militaires. La clarté jaunâtre des nuits d'insomnie se lève sur nos visages blêmes, zébrés de poussière diluée. » (31 mai 1918, p. 267)

La culture et l'humanisme de Jules Beyne

« Quelle abominable guerre que celle-là : un mort du 214^{ème}, tué il y a cinq mois, a été extrait de sa fosse par une bombe et projeté au milieu d'une tranchée. *Voulez-vous, d'un destin trop dur / Épouvantable et clair emblème / Montrer que dans la fosse même / le repos promis n'est pas sûr / Que tout même la mort nous ment...*⁶ » (16 mars 1915, p. 84)

« Situation "inchangée". Le colonel Frisch prend le commandement de la brigade. La vieille de Syracuse⁷ affirmait qu'il vaut mieux ne pas changer de tyran. » (8-9 mars 1915, p. 82)

« Monsieur l'Abbé Jérôme Coignard aurait besoin de trouver en son Boèce⁸ l'oubli momentané de "la tragique absurdité de vivre". » (1^{er} avril 1915, p. 86)

« Dans la cave du presbytère de Mortemer où j'écris sur une délicieuse table en marqueterie, incrustations de citronnier sur noyer massif, assis dans un vieux fauteuil empire, un vrai acajou vénérable et luisant. » (12 avril 1918, p.258)

« Anglais et Français tiennent le coup. Les camarades doivent vivre là-bas des heures sévères, *Suave mare magno*⁹. » (1^{er} mai 1918, p. 262)



Les premiers tanks



Les premiers avions de combat

« En compagnie de quelques milliers de mouches, j'ai dîné dans ma cabane en planches. Les tirs de harcèlement ennemis se faisant de plus en plus sérieux, mieux vaut être tué l'estomac garni que le ventre creux. Et cela fait, je vais relire quelques pages du *Misanthropie*. C'est une œuvre pour gens de guerre, et puis cela tuera l'heure qu'il me faut attendre avant de transporter mon poste de secours à Rémies. » (17 octobre 1918, p. 295)

L'humour de Jules Beyne

« Ce qui coûte 39 blessés, 4 tués, 35 disparus. Soit 78 hommes sur 100 qui furent engagés. En assénant

⁶ Le squelette laboureur, de Charles Baudelaire

⁷ Dans le récit de Valère Maxime (1^{er} siècle après J.-C.), le tyran Denys de Syracuse demande à une vieille « Pourquoi es-tu la seule à ne pas souhaiter ma mort ? » Réponse de la vieille : « Je crains que, si tu meurs, ton successeur ne soit encore pire ! »

⁸ Philosophe grec

⁹ Qu'il est doux, lorsque la mer est agitée, de... (Lucrèce). Ces notes sont de la famille Beyne

l'atout, les joueurs de manille du Café de la Paix vont trouver que nous n'avancions pas assez vite. » (15 janvier 1915, p. 75)

« Je me réveille à 9 heures sur mon brancard. C'est que la journée d'hier a été longue. De 5 h à 10 h 30, Fritz a expédié sur notre coin 275 obus. » (25 juin 1918, p. 272)

« Un premier mai sans grève. Seul, le soleil n'a pas repris le travail. Nous vivons dans la boue. » (1^{er} mai 1918, p. 261)

« Au réveil, nous sommes cinq dans ma cave : un chef, moi, et trois grenouilles. Celles-ci paraissent de nous tous les plus à l'aise. » (23 octobre 1918, p. 297)

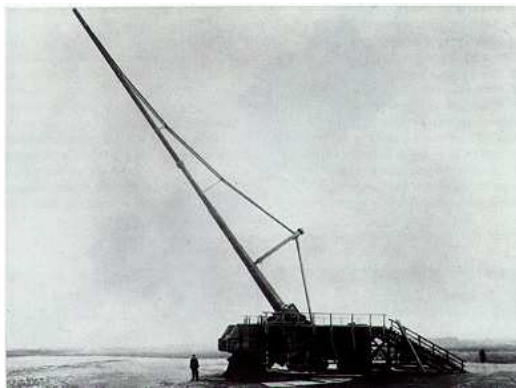
« En Bochie, l'agitation est énorme mais l'organisation d'un gouvernement régulier se poursuit. » (14 novembre 1918, p. 305)

Et Dieu dans tout ça ?

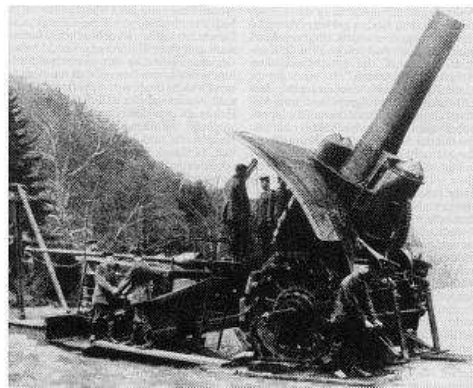
« À Paris, hier encore, des obus tombaient, ce qui fait que j'ai pu prendre un train à grand peine au milieu de flot des affolés qui partaient en vacances de Pâques ou sous autres prétextes aussi divers qu'ingénus pour ne pas avouer leur frousse. Pour la justifier, un coup heureux du canon boche qui bombarde Paris a tué 75 personnes hier à St Gervais. Le vieux Dieu des Boches est décidément avec eux puisqu'il guide leurs obus sur ses propres églises le jour du Vendredi Saint. Le vieux Dieu serait-il devenu huguenot ? » (30 mars 1918, p. 253)

« Les villages n'en continuent pas moins à sauter et de grandes lueurs d'incendie rougissent l'horizon. “*La guerre, c'est la guerre !*” répondait ce matin un officier boche prisonnier qui se qualifiait étudiant en théologie. » (14 octobre 1918, p. 294)

« Qu'allons-nous faire ? Dieu seul le sait, et - je le connais bien, le bougre - il ne nous en dira rien. » (18 août 1914, p. 16)



Pariser Kanonen



Dicke Bertha

Les notes ajoutées par la famille de Jules Beyne

- Le 20 mars 1918, Jules Beyne écrit : « Nos successeurs entre Miette et Aisne, qui accueillirent avec une joie non dissimulée nos consignes de protection, sont pris, et sérieusement, à la fois par des obus vésicants et par des projectiles à palite. »

Note n° 9, p.251 : Chloroformiate de méthyle chloré, Cl-CO-O-CH₂Cl. C'est un agent de synthèse en chimie qui fut alors utilisé comme suffocant lacrymogène.

- le 25 mars 1918, Jules Beyne écrit : « Ce n'est point une galéjade. Paris a bien reçu le 23, le 24 et ce matin des obus. On soutient officiellement la version bombardement par canon.

Note n° 12, p. 252 : Les canons étaient dans la région de Laon. L'incrédulité vient de ce que la distance entre Paris et le front était au moins 3 fois plus grande que la portée des canons habituels. La grande vitesse initiale de l'obus le mettait sur une trajectoire stratosphérique, ce qui explique sa portée. À la surprise de ceux qui examinèrent les débris des obus tombés sur Paris, leur calibre variait de 210 à 235 mm. Les obus étaient ainsi adaptés au calibre du canon qui augmentait avec l'usure causée par les tirs successifs. Le tube était changé après 65 tirs. L'effet de la rotation de la Terre devait être pris en compte pour pointer la pièce. 306 obus furent tirés entre le 23 mars et le 9 août 1918, causant 250 morts. C'était pour les Parisiens la "Grosse Bertha"¹⁰, pour les Allemands le "Pariser Kanonen".

- Le 18 mai 1918, Jules Beyne écrit : « Je vois évoluer une maladie à caractère nettement épidémique »
Note n° 10, p. 263 : Première allusion à la terrible épidémie (2% de morts chez les malades) qui culminera en début novembre. Elle fut qualifiée de "grippe espagnole", car, à cause de la censure, on avait l'impression qu'elle ne sévissait que de l'autre côté des Pyrénées.



Les ravages de la grippe espagnole



¹⁰ Note d'EG au sujet de la note de la famille Beyne : La Grosse Bertha (en allemand : *Dicke Bertha*) est une très grosse pièce d'artillerie de siège utilisée par l'armée allemande lors de la Première Guerre mondiale. En France, on a souvent désigné sous ce nom le mystérieux canon utilisé pour le bombardement de Paris en 1918 (*Pariser Kanonen*), mais il s'agit en fait d'un modèle bien différent (*Ferngeschütz* ou *Kaiser-Wilhelm-Geschütz*). (...) À partir du *Gamma-Gerät*, très coûteux (1 million de marks de l'époque, et 3 000 marks par coup tiré), fut donc développé un obusier plus léger (de 42 tonnes) et plus mobile, le type M. Conformément à la tradition des usines Krupp, qui voulait que les machines fussent baptisées du nom d'un membre de la famille, le M 42 fut renommé *Dicke Bertha* (Grosse Bertha), en l'honneur de Bertha Krupp, la fille unique et héritière de Friedrich Krupp. Les artilleurs surnommèrent ce mortier *Fleißige Bertha* (Bertha l'assidue). Wikipédia "Grosse Bertha".

Hermann Meuth me précise que Bertha Krupp n'était pas la fille unique mais la fille aînée (elle avait une sœur cadette, Barbara), mais qu'elle était l'unique héritière (après avoir racheté les parts de sa sœur, précise Wikipedia, article "Bertha Krupp"...)